



**HAL**  
open science

## “ Les bouches de l’enfer ” Représentations du volcanisme andin (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles)

Jean-Pierre Tardieu

### ► To cite this version:

Jean-Pierre Tardieu. “ Les bouches de l’enfer ” Représentations du volcanisme andin (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles). Françoise Sylvos; Marie-Françoise Bosquet. L’imaginaire du volcan, Presses Universitaires de Rennes, pp.99-116, 2005, Interférences (Rennes), 2-7535-0023-1. hal-04021562

**HAL Id: hal-04021562**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04021562v1>**

Submitted on 9 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « Les bouches de l'enfer » Représentations du volcanisme andin (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles)

*Jean-Pierre TARDIEU*  
*Université de La Réunion*

La péninsule ibérique n'étant pas située sur une faille géologique, les Espagnols eurent une perception indirecte du volcanisme, grâce à leurs possessions extérieures comme le royaume de Naples et de Sicile, inféodé à la Couronne d'Aragon à partir de 1504, ou les Canaries, dépendant de celle de Castille depuis 1496. Dans sa chronique du règne des Rois Catholiques, terminée vers 1521, Andrés Bernáldez consacre quelques lignes au volcan de Ténériffe, le Teide, sans citer son nom<sup>1</sup>. Au sommet de cette montagne, l'une « des plus hautes du monde »<sup>2</sup>, précise-t-il, on voit apparaître parfois « des flammes de feu », comme sur le « Mongibel en Sicile »<sup>3</sup>. L'élément comparatif, c'était donc déjà l'Etna. Souvent évoqué par la littérature classique<sup>4</sup>, il ne manqua pas d'inspirer par la suite de récurrentes métaphores aux plus grands esprits baroques tels que Góngora<sup>5</sup>, Calderón

---

<sup>1</sup> *Memorias del reinado de los Reyes Católicos que escribía el bachiller Andrés Bernáldez, Cura de los Palacios*, Edición y estudio por Manuel Gómez-Moreno y Juan de M. Carriazo, Madrid, 1962.

<sup>2</sup> En fait, avec ses 3 718 m, le Teide n'est que le pic le plus élevé d'Espagne. Remarquons que Bernáldez n'utilise pas le substantif « volcán ».

<sup>3</sup> « *Tenerife es luego, que es tierra muy virtuosa de pan e ganados e aguas dulces, donde ay una sierra de las más altas del mundo, que ven encima de ella algunas vezes arder llamas de fuego, como haze el Mongibel en Secilia* » ; *op. cit.*, p. 136. Le Mongibel correspond au Mongibello, c'est-à-dire à l'Etna, Gibello étant le nom italien donné à ce volcan.

<sup>4</sup> On citera *L'Etna*, poème de 646 hexamètres faussement attribué à Virgile ou à Manilius, ou encore à Lucilius, et composé entre 55 avant J.C. et 79 après J.C. Le volcanisme y est présenté comme une manifestation de la violence des vents enfermés sous terre.

<sup>5</sup> Dans un sonnet de 1598, avec une emphase manifeste, Góngora compara le Monte Santo (Sacromonte) de Grenade à un « Etna glorioso » ; in Luis de Góngora y Argote, *Obras completas*, Madrid : Aguilar, 1967, p. 464. En 1622, il évoque une passion ardente capable de transformer le froid Apennin en Etna crachant feu et fumée : « *Carillejo : / Bras, el Apenino frío / tanto ardor templará luego. / Bras : / La*

de la Barca<sup>6</sup> et Quevedo<sup>7</sup>. Pour la littérature espagnole, l'Etna représentait le volcan par excellence, même si ne manquaient pas les allusions au Vésuve, qui laissa également une trace indélébile dans l'imaginaire<sup>8</sup>. A vrai dire, la création artistique ne pouvait oublier la charge sémantique du nom propre « Vulcanus ». Le dieu du feu, fils de Jupiter et de Junon, époux de Vénus, déesse de l'amour, résidait sous l'Etna. La légende mythologique inspira le célèbre tableau de Velázquez, *Les Forges de Vulcain*<sup>9</sup>. En fait ces références poétiques ou iconographiques ne sortent pas du domaine de la convention.

A la même époque, le Nouveau Monde espagnol pâtit à plusieurs reprises de terribles éruptions, dans les Andes du Nord, autour de Quito<sup>10</sup>, et dans celles du Sud, autour d'Arequipa<sup>11</sup>. Si les auteurs cités plus haut, généralement bien informés des événements se déroulant aux Indes occidentales, n'en tirèrent point profit dans leur système métaphorique<sup>12</sup>,

*jurisdicción le niego ; / antes hacerle presumo / Etna suspirando humo, / cuando no llorando fuego », in op. cit., p. 396.*

<sup>6</sup> Dans *La vida es sueño*, la violence paroxystique de Segismundo est comparable à celle d'un volcan et de l'Etna lui-même : « *En llegando a esta pasión, / un volcán, un Etna hecho, / quisiera sacar del pecho / pedazos de corazón », in Don Pedro de la Barca, Obras completas, t. 1, Madrid : Aguilar, 1966, p. 502.*

<sup>7</sup> Souhaitant la répression d'une révolte par Philippe IV, Quevedo qualifie les mutins d'« Etna ardiente » ; *Exhortación al rey don Felipe IV para el castigo de los rebeldes, in : Don Francisco de Quevedo y Villegas, Obras completas, t. 2, Madrid : Aguilar, 1978, p. 107.* Mais c'est peut-être dans la peinture de la passion amoureuse que le poète a le mieux exploité la métaphore de l'activité volcanique, si nous en jugeons par une strophe de *Lamentación amorosa* : « *Tú que en Puzol respiras abrasado / los enojos de Júpiter Tonante ; / tú, que en Flegra en llamas coronado / castigas la soberbia de Mimante ; / tú, Etna, que en incendio desatado / das magnífico túmulo al gigante, / todos, con tantas llamas como penas, / mirad vuestros volcanes en mis venas », in op. cit., p. 167.*

<sup>8</sup> Quevedo, dans un de ses poèmes amoureux intitulé *Ardor disimulado de amante*, établit un parallèle entre le sentiment de son personnage et cette colonne ardente, ce géant qu'était le Vésuve en éruption, dont la bravoure osait défier le ciel : « *Salamandra frondosa y bien poblada / te vió la antigüedad, columna ardiente, / ¡oh Vesubio ! ; gigante el más valiente, / que al cielo amenazó con diestra osada », in op. cit., p. 107.*

<sup>9</sup> Le bel Apollon informe de son infortune conjugale le puissant maître des forgerons, dont la jalousie – pensera-t-on – est à la mesure de son pouvoir. Le tableau se trouve au musée du Prado à Madrid.

<sup>10</sup> Avec ses douze volcans, cette partie du corridor andin est surnommée « l'avenue des volcans ».

<sup>11</sup> Les Andes de l'Equateur et du Pérou, rappellent les sources spécialisées, appartiennent à la ceinture sismique du Pacifique Est, située au point de rencontre de deux plaques tectoniques. Les volcans évoqués par les relations étudiées ci-dessous appartiennent à la famille vulcano-strombolienne, émettant des cendres, des pierres et des laves andésites.

<sup>12</sup> On citera par exemple l'emploi récurrent par la littérature d'expressions comme : « vale un Potosí », « vale un Perú », « país de Jauja ».

e'est dû probablement à l'absence du support culturel nécessaire. Parvenus dans la péninsule à la connaissance d'une stricte minorité, les faits ne parlaient pas encore à l'imagination.

## A- Les faits

Pourtant, à en juger par les relations envoyées au Conseil des Indes à l'instigation de la Couronne<sup>13</sup>, les Espagnols eurent à les affronter dès les premiers temps de leur intervention dans l'empire incaïque, le Tawantinsuyu<sup>14</sup>. Mis à part cette documentation de première importance, les chroniques des conquérants ou les descriptions fournies par divers religieux nous offrent également des données fort intéressantes sur les phénomènes volcaniques dans les Andes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

### 1- Les Andes septentrionales

Dans *La crónica del Perú*, publiée en 1553, Pedro Cieza de León présente les résultats de ses investigations sur les terres à l'est de Quito, cité de l'Inca usurpateur Atahualpa, exécuté par Pizarro, et future capitale coloniale des Andes du Nord<sup>15</sup>. D'un volcan ou « bouche de feu » se dressant près du village incaïque de Mulahalo, les Indiens lui certifièrent qu'il entra en éruption dans un passé récent. Ses projections de pierres et de cendres détruisirent plusieurs hameaux indigènes. Cela, déduisit le chroniqueur, dut se produire lors de l'arrivée dans la région de Pedro de Alvarado, gouverneur du Guatemala. Selon les compagnons de l'*Adelantado*, une pluie de cendres s'était en effet abattue sur eux pendant

---

<sup>13</sup> Le 21 mai 1577 une cédula royale, intitulée *Instrucción y Memoria para la formación de las relaciones y descripciones de los pueblos de Indias*, étendit en effet outre-Atlantique les enquêtes décidées en 1575 par Philippe II selon un schéma conçu à l'origine par Juan de Ovando et Juan López de Velasco, dont le but était d'établir un état des potentialités de la péninsule, et qui donnèrent lieu aux *Relaciones topográficas*.

<sup>14</sup> Nous utiliserons l'édition suivante : *Relaciones geográficas de Indias. Perú*. Por Don Marcos Jiménez de la Espada. Edición y estudio preliminar por José Urbano Martínez Carreras, Madrid, 1965, Biblioteca de Autores Españoles (dorénavant : B.A.E.), t. 183, 184, 185.

<sup>15</sup> La fertilité et les températures des vallées de cette région des Andes permirent aux Espagnols d'y implanter les cultures européennes et l'élevage de bovins et surtout d'ovins dont la laine allait donner lieu très tôt à une importante production textile dans de nombreux ateliers utilisant la main-d'œuvre indigène (*obrajes*) et à un puissant commerce s'étendant à toutes les Andes. L'aspect monumental de la vieille ville, qui se manifeste en particulier à travers les édifices religieux évoqués dans les textes cités ci-dessous, est le témoin de cette prospérité.

plusieurs jours<sup>16</sup>. Ces données nous permettent donc de situer en 1534 la première éruption connue par les Espagnols<sup>17</sup>.

Dans sa *Relación General de las poblaciones españolas del Perú*, le licencié Salazar de Villasanta, ancien gouverneur de la ville, fait allusion à l'événement : c'est dire combien il avait marqué les Indiens et même les Espagnols<sup>18</sup>. Le volcan qui éclata entre Latacunga et Mulahalo – ce serait le Cotopaxi<sup>19</sup> selon Jiménez de la Espada – projeta des morceaux de pierre ponce gros comme des roues de moulin et provoqua l'inondation de six ou sept villages de naturels. Comme aucune végétation ne retient les fines scories couvrant les flancs du Cotopaxi<sup>20</sup>, le réchauffement de la glace et de la neige lors de son entrée en activité entraîna probablement une fonte rapide puis des avalanches de boues<sup>21</sup>. Au cours de l'année 1560<sup>22</sup>, les habitants de Quito, par crainte de semblables conséquences, abandonnèrent leur ville en pleine nuit pour se réfugier sur des hauteurs opposées dès

<sup>16</sup> Pedro Cieza de León, *La crónica del Perú*, Ed. de Manuel Ballesteros, Madrid : Historia 16, 1985, p. 193. Francisco López de Gómara se réfère à cette pluie de cendres qui s'abattit sur l'expédition d'Alvarado dans *Historia General de las Indias* (1552). Voir Albert Garcia, *La découverte et la conquête du Pérou d'après les sources originales*, Paris : Klincksieck, 1975, p. 313.

<sup>17</sup> Jiménez de la Espada situe l'éruption en 1533 ; or, Alvarado ne prit la mer en direction des côtes de l'Equateur que le 18 janvier 1534 ; voir A. Garcia, *op. cit.*, p. 311.

<sup>18</sup> B.A.E. 183, p. 136.

<sup>19</sup> Situé à 70 km de Quito et d'une altitude de 5897 m, le Cotopaxi est couronné d'un glacier, d'où probablement son nom indien qui signifie selon La Condamine « masse brillante » ; voir : Charles de la Condamine, *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'Equateur, servant d'introduction historique à la mesure des trois premiers degrés du Méridien*, Paris : Imprimerie royale, 1751, p. 53. Cependant, il aurait éclaté en 1532, indiquent Claude Bataillon, Jean-Paul Deler et Hervé Théry dans leur ouvrage *Amérique latine*, Paris : Belin, 1991. La Condamine rappelle que le chroniqueur Antonio de Herrera fait mention de l'éruption du volcan en 1535, *op. cit.*, *ibid.*

<sup>20</sup> Nous avons pu faire ce constat par nous-même à l'occasion d'un séjour d'étude en Equateur.

<sup>21</sup> C'est ce qui arriva en Colombie, il y a quelques années, à la ville d'Armero, victime d'une « avenida » du Nevado del Ruiz. La Condamine évoque des manifestations semblables du même volcan qui suivirent son séjour en Equateur, plus précisément le 27 septembre 1743 et les 30 et 31 novembre 1744 : « On vit des cataractes de feu s'ouvrir de nouvelles routes, en perçant les flancs de la montagne, des cascades de neige à demi-fondue se précipiter dans la plaine, une mer d'eaux bouillonnantes couvrir en peu de minutes le terrain plusieurs lieues à la ronde, et rouler dans les flots pêle-mêle, des masses enflammées, des blocs de glace, et des fragments de rochers », in *op. cit.*, p. 156-157. C. Bataillon, J.-P. Deler et H. Théry, dans l'ouvrage cité précédemment, expliquent que « la fusion brutale de la neige et de la glace libère des volumes d'eau considérables qui se mêlent aux laves, aux produits de projection, et dévalent les flancs des volcans à des vitesses de 40 à 80 km/h », in *op. cit.*, p. 55.

<sup>22</sup> Salazar situe le phénomène à deux ans de son départ, lequel s'effectua, précise Jiménez de la Espada, au milieu de 1562.

qu'ils se rendirent compte de l'ampleur du réveil du Pichincha<sup>23</sup>. L'inondation, croyaient-ils, provenait non pas de la fonte des neiges, mais de l'eau expulsée du cratère<sup>24</sup>. Une autre relation, celle d'un dignitaire de la cathédrale, l'archidiacre Pedro Rodríguez de Aguayo, ne trouva pas d'autre explication aux inondations survenues lors de précédents réveils du Pichincha. Aux dires de l'ecclésiastique, la terreur des gens s'accrut avec l'amplification des ronflements du volcan à l'intérieur de grandes cavités formées dans le passé par l'écoulement des laves sur ses pentes<sup>25</sup>.

L'éruption du 17 octobre 1566, amorcée à deux heures du matin, laissa une trace profonde dans les mémoires. Les textes ravivent la frayeur suscitée par les explosions permanentes, dont les cavernes intensifiaient le bruit de tonnerre, la crainte d'une possible inondation aux funestes conséquences, et suggèrent une menace de famine. En neuf jours, note Salazar, toute la campagne environnante fut couverte de cendres expulsées par les entrailles du volcan, et les troupeaux commencèrent à mourir de faim. Cette couche, précise Rodríguez de Aguayo, atteignit une épaisseur d'un empan sur une superficie d'un rayon de vingt à vingt-cinq lieues et plus<sup>26</sup>. Les cendres, ajoute une relation anonyme de 1573, ne cessèrent de tomber, comme des flocons de neige, de deux heures à onze heures du matin. Il fallut attendre un mois pour que la pluie débarrassât enfin les pâturages<sup>27</sup>. Salazar limite cette attente à neuf jours ; mais il n'en souligne pas moins le résultat catastrophique pour l'élevage, car l'herbe s'en trouva entièrement desséchée. En ville, rappelle-t-il, la circulation était impossible, et, selon la relation anonyme, on dégageait les toits pour éviter leur écroulement<sup>28</sup>.

Les phénomènes suivants, du moins ceux d'une intensité préoccupante, se déroulèrent de la même façon : fortes secousses telluriques, pluies de cendres rendant les herbages inutilisables, inondations destructrices de plusieurs bourgades indigènes.

<sup>23</sup> Le volcan domine la ville de ses 3400 m.

<sup>24</sup> « ... *echó tanto fuego de sí y tantos truenos de noche, que toda la gente se levantó pensando que temblaba, y se fue a otra serrezuela que está a la otra mano frontero, y se subían en ella, por, si rebentaba, no anegarse del agua que creían que echaría, como hizo otro volcán que reventó once leguas de allí, entre El Atacunga y Mulahaló, pueblo de indios, el tiempo que entraron españoles en aquella provincia...* », *op. cit.*, *ibid.*

<sup>25</sup> *Descripción de la ciudad de Quito y vecindad de ella, por el arcediano de su Iglesia, Licenciado Pedro Rodríguez de Aguayo*, B.A.E. 184, p. 202.

<sup>26</sup> L'empan espagnol équivalait à 21 centimètres et la lieue à un peu plus de 5 572 mètres.

<sup>27</sup> *Relación anónima*, B.A.E. 184, p. 206.

<sup>28</sup> La Condamine signale que Quito fut plusieurs fois ensevelie sous les cendres du Pichincha, « *sans qu'aucun de ses édifices en ait été ébranlé* », in *op. cit.*, p. 15.

Celui du 8 septembre 1575 retint l'attention du dominicain Fray Reginaldo de Lizárraga dans *Descripción breve de toda la tierra del Perú, Tucumán, Río de la Plata y Chile* (1603-1609 ?)<sup>29</sup>. Les lueurs du volcan se voyaient de la haute mer vers laquelle le vent poussait les nuées de cendres, témoignèrent les navigateurs en provenance de Panama. Dans *Historia del Nuevo Mundo*<sup>30</sup>, publiée en 1653, le jésuite Bernabé Cobo se trompa en datant les faits de 1586 au lieu de 1575 ; néanmoins il disposa d'informations sûres, probablement les mêmes que celles de Lizárraga, à en juger par la minutie de l'évocation.

Le 24 mars 1650, le secrétaire du chapitre cathédral de Quito, Diego Rodríguez Docampo, fournit une version encore plus précise<sup>31</sup>. La veille de ce jour donc, le tonnerre grondait et des éclairs parcouraient le ciel. Des secousses se produisirent entre six et sept heures du matin, puis, fait sans précédent, une obscurité totale s'abattit sur la ville. Les troupeaux revinrent d'eux-mêmes des pâtures ; si les oiseaux ne tombaient morts, étouffés par les cendres, ils mouraient de soif, car les sources tarirent. Et les fleuves se chargèrent de boue.

## 2- Les Andes méridionales

Aussi volcanique, la région d'Arequipa<sup>32</sup>, dans les Andes du Sud, connu de pareilles catastrophes. La cité est construite au pied du Misti<sup>33</sup>

<sup>29</sup> *Descripción breve de toda la tierra del Perú, Tucumán, Río de la Plata y Chile de Reginaldo de Lizárraga*, Estudio preliminar por Don Marcos Hernán Sánchez-Barba, Madrid, 1968, B.A.E. 216, p. 52-53. Selon l'éditeur, l'œuvre fut écrite entre 1603 et 1609 ; or l'auteur précise qu'il se réfère à des faits remontant à vingt-trois ou vingt-quatre ans.

<sup>30</sup> *Obras del P. Bernabé Cobo*, Estudio preliminar y edición de F. Francisco Mateos s. j., t. 1, Madrid, 1964, B.A.E. 91, p. 95-96.

<sup>31</sup> *Descripción y relación del estado eclesiástico del obispado de Sant Francisco de Quito que se ha dado por mandato del Rey Nuestro Señor en virtud de su Real Cédula dirigida al Illmo. Sr D. Agustín de Ugarte Saravia, obispo de Quito, del Consejo de S. M. por cuyo orden la hizo Diego Rodríguez Docampo, clérigo presbítero secretario del Venerable Deán y Cabildo de aquella catedral. Año de 1650*, B.A.E., p. 62-63.

<sup>32</sup> Le nom « Arequipa », signifiant en aymara « trompette sonore » (de *ari* = « aigu, fort » + *qepau* = « trompette »), est une référence au volcanisme de la région ; voir : José Toribio Polo, *Sinopsis de Temblores y Volcanes del Perú*, Lima : Imprenta y librería de San Pedro, 1888.

<sup>33</sup> Le terme *Misti*, signifiant « embrouillé, confus », mais aussi « turbulent », fait allusion au comportement des *mestizos*, métis des conquérants et des indiennes, dont les autochtones craignaient le despotisme ; voir José Toribio Polo, *op. cit.* Le sommet du volcan atteint 5842 m, avec un cratère parfois occupé par un lac à siphon, ce qui explique en partie les inondations évoquées par les chroniques. La vallée d'Arequipa est également dominée par deux autres massifs volcaniques, le Chachani (6075 m) et le

qui ne cessa de remettre en jeu l'existence de l'opulente « ville blanche » et de ses imposants monuments religieux, enfermés dans une très fertile oasis.

La référence la plus complète et la plus ancienne dont nous disposons est celle du mercédaire Fray Martín de Murúa, auteur de *Historia general del Perú*<sup>34</sup>, terminée en 1611. Nous nous attarderons donc sur cette relation de l'éruption dont Arequipa fut la victime en février 1600. Les douze jours précédant le premier vendredi de Carême furent marqués par de faibles tremblements. Ils s'accrochèrent le samedi 19, provoquant la chute de quelques maisons. A 5 heures de l'après-midi, le ciel commença à s'obscurcir, d'épouvantables coups de tonnerre retentirent et des éclairs rayèrent le ciel jusqu'à l'angélus. Puis se mit à tomber, et cela jusqu'à 11 heures du soir, une pluie de particules blanches enfermant de fins nodules métalliques calcinés.

Le dimanche 20, après une éclaircie, nouvelle chute de cendres. Il en fut de même le lundi 21 : à 3 heures de l'après-midi, on se serait cru en pleine nuit. Les rivières s'asséchèrent, et, plus tard, celle de Tambo, se transformant en torrent furieux, ravagea toute sa vallée. Le mardi et le mercredi, succédant à des embellies matinales, les cendres réapparurent, causèrent l'effondrement de quelques maisons, et persistèrent le jeudi et le vendredi. Puis les secousses sismiques se firent plus intenses.

Le samedi 26, peu après la levée du jour, de lugubres ténèbres tombèrent sur la ville, les cendres ne cessant de pleuvoir que le lendemain à 8 heures du matin. Le dimanche 27, elles continuèrent à recouvrir la ville. Le lundi 28, l'obscurité s'imposa de nouveau à partir de 3 heures de l'après-midi. Bref, on en eut pour plus d'un mois. La cause de tout cela, finit-on par savoir, était l'éruption non pas de l'Omate, mais d'un autre volcan campé à deux lieues du village d'Omate, le Huainaputina qui signifie « jeune volcan »<sup>35</sup>.

La description apocalyptique est à la mesure des préjudices soufferts par la florissante économie aréquipénienne : troupeaux de bovins et d'ovins ensevelis ou morts de faim, oliveraies et vignobles, champs de piment, de maïs ou de canne détruits pour des années dans les fertiles

Picchu-Picchu (5570 m). A quelques dizaines de kilomètres, dans la « vallée des volcans » se dressent 36 volcans inactifs de différente altitude dont le Coropuna (6425 m).

<sup>34</sup> Martín de Murúa, *Historia general del Perú*, Edición de Manuel Ballesteros, Madrid : Historia 16, 1987, p. 537-546.

<sup>35</sup> Omate est située au sud-est d'Arequipa, à mi-chemin entre cette ville et Moquegua. En quetchua, *huaina* signifie « jeune » et *putina* « celui qui éclate » ; voir : José Toribio Polo, *op. cit.*



vallées avoisinantes par les cours d'eau impétueux, après la rupture des retenues constituées par les chutes de cendres et de pierres volcaniques<sup>36</sup>.

Le carme Antonio Vázquez de Espinosa traite du sujet avec semblable précision dans le chapitre LXI de *Compendio y descripción de las Indias Occidentales* (1630),<sup>37</sup> s'inspirant à l'évidence des mêmes sources que Murúa. Francisco López de Caravantes, auteur de *Noticia General del Perú* (1630), se contenta pour sa part d'une rapide notice sur les faits et leurs conséquences économiques<sup>38</sup>.

Les *Relaciones geográficas* ne passèrent point sous silence un tel désastre. Chargé par l'évêque d'Arequipa, Don Pedro de Ortega y Sotomayor, de procéder à la description du diocèse, Francisco de Palacio Alvarado présenta le 15 décembre 1649 tout d'abord la vision incaïque des phénomènes volcaniques dont souffrit la région avant la conquête – aspect sur lequel nous reviendrons – puis l'éruption du 19 février 1600<sup>39</sup>. Les détails, analogues à ceux fournis par Murúa, sont de provenance identique<sup>40</sup>. L'accent est également mis sur la dimension apocalyptique : la pluie de cendres est qualifiée de « monstrueuse », les ténèbres recouvrant la ville sont comparées à celles que connut l'Égypte, châtiée par les dix fléaux.

Cobo eut aussi accès à la documentation existante, dont il s'inspira avec grande fidélité, comme il apparaît si l'on rapproche son texte de celui de Murúa. Cela ne l'empêcha pas d'introduire quelques notes personnelles. A 160 lieues de là, il fut témoin des effets de cette « terrible tempête » à nulle autre pareille, à en juger par l'historiographie ancienne et moderne. Les éclairs du 19, semblables à des étoiles filantes, n'avaient rien de naturel<sup>41</sup>. Cependant, à la différence du mercédaire, le jésuite s'attarda moins sur les actes d'imploration, peut-être à cause de l'orientation scientifique de son ouvrage.

Arrêtons là l'examen des faits dont l'ampleur surprit les Espagnols, tant au Nord qu'au Sud des Andes. N'ayant point de termes de comparaison, hormis ceux proposés par les Indiens, il leur fallut trouver des explications

<sup>36</sup> C. Bataillon, J.-P. Deler et H. Théry traitent des barrages d'obstruction que provoquent les coulées de laves ; ainsi des lacs se forment, puis se vident brutalement, in *op. cit.*, *ibid.*

<sup>37</sup> Antonio Vázquez de Espinosa o. carm., *Compendio y descripción de las Indias Occidentales*, Edición y estudio preliminar por B. Velasco Bayón o. carm., Madrid, 1969, B.A.E. 231, p. 179 sq.

<sup>38</sup> Francisco López de Caravantes, *Noticia general del Perú*, Estudio preliminar de Guillermo Lohman Villena, edición de María Helmer con la colaboración de José María Pérez-Bustamante, Madrid, 1985, t. 2, B.A.E. 293, p. 96.

<sup>39</sup> *Relaciones Geográficas de Indias. Perú*, *op. cit.*, B.A.E. 184, p. 56-57.

<sup>40</sup> Parmi les sources on citera le rapport rédigé par le corregidor à partir des dépositions des supérieurs de tous les ordres religieux.

<sup>41</sup> « [...] que manifestaba ser obra más que natural », *op. cit.*, p. 95-98.

en cohérence avec leur mentalité : les témoins de ces éruptions y virent donc des manifestations de la colère divine.

## B- Interprétations

Le monde hispano-américain, ne l'oublions pas, était composé de deux forts noyaux inégaux : les indigènes, en l'occurrence les peuples anciennement soumis à l'Inca, et la minorité espagnole ou créole, concentrée dans les villes. Si relations et chroniques s'étendent sur les réactions de cette dernière face aux activités volcaniques menaçant les cités coloniales et leurs environs, elles n'occulent pas celles des Indiens, dont les progrès dans l'acquisition de la « véritable foi », justification légale de la présence européenne, se voyaient remis en cause.

### *1-Recours au surnaturel*

#### 1-1- L'animisme des indigènes

Quelques textes se rapportent à l'époque préhispanique, se fondant sur la tradition orale, particulièrement vive chez les autochtones. Pour eux, les volcans faisaient partie des *huacas*, lieux ou objets vénérés, d'où les offrandes qu'ils leur consacraient afin de calmer leurs colères<sup>42</sup>.

Murúa présente la réaction de l'empereur Inga Yupanqui (1471-1493)<sup>43</sup>, grand-père de Huaina Cápac, détenteur du pouvoir lors des premières expéditions de Francisco Pizarro vers le Pérou. Aux dires du mercédaire, il eut à faire face pendant son règne à une violente éruption d'un des volcans d'Arequipa, sur la description de laquelle nous n'insisterons pas, car elle ne diffère guère de celle de 1600. L'Inca et son épouse légitime, la Coya Hipa Huaco, se comportèrent avec courage et grand sens de leurs responsabilités. Du Cuzco, accompagnés d'une aide abondante, ils se rendirent sur les lieux pour dispenser les secours nécessaires et rassurer leurs sujets, poussés au suicide par l'effroi<sup>44</sup>. Inga Yupanqui voulut apaiser le volcan par de nombreux sacrifices de lamas amenés du Collao, près du lac Titicaca. Comme les indiens ne pouvaient

<sup>42</sup> B.A.E. 183, p. 130. Selon Salazar un notable indigène de ses amis lui proposa de monter une expédition afin de s'emparer des importantes quantités d'or et d'argent ainsi accumulées au cours des âges sur le sommet de l'Iniza, situé entre Quito et Riobamba. Le fonctionnaire repoussa l'offre de peur de mécontenter les naturels.

<sup>43</sup> *Op. cit.*, p. 535-536.

<sup>44</sup> « [...] y, si no fuera por el valor y ánimo del Ynga Yupanqui y su mujer la Coya Hipa Huaco, todos los indios, adonde llegó la ruina, se hubieran ahorcado y dejádose morir, cosa entre ellos muy usada en semejantes ruinas. »

s'approcher sans risque de toutes les failles, lui-même, du haut de sa litière et à l'aide d'une fronde, envoyait dans les endroits inaccessibles des boules de glaise trempées dans le sang des animaux immolés<sup>45</sup>.

La conquête terminée, les Indiens, malgré les efforts des missionnaires, ne se départirent pas facilement des croyances ancestrales, auxquelles bien souvent ils continuaient à adhérer secrètement. La frayeur causée par les cataclysmes cités précédemment les ramenait à leurs anciennes pratiques. Des textes évoquant l'éruption du Pichincha survenue le 17 octobre 1566 se dégagent une impression de panique extrême : les indigènes fuyaient la ville, pensant « qu'il leur faudrait tous mourir », ajoute la relation anonyme<sup>46</sup>. L'écrit de Salazar confirme cette psychose. Le 19 février 1600, les naturels des alentours d'Arequipa, alertés par les tremblements, firent les offrandes accoutumées, dont des monceaux de laine teinte de plusieurs couleurs. Après l'explosion, certains se jetèrent dans les failles qui s'ouvraient. Le firent-ils par désespoir ou pour apaiser les dieux ? Elle était, assuraient des indigènes, la conséquence d'une querelle : en bon chrétien, le Misti se refusa à répondre à l'appel du Huainaputina et lui donna une bourrade qui le fit éclater. A en croire Vázquez de Espinosa, la sorcellerie indienne dans la région d'Arequipa était liée au volcanisme : quelques naturels révélèrent que le démon les avait avertis de l'imminence du danger<sup>47</sup>.

Une des *Relaciones geográficas*, non datée, s'intéressa au Chimborazo<sup>48</sup>, qui se dresse au sud de Riobamba, non pas pour son activité,

---

<sup>45</sup> « *Adonde los indios no podían llegar temiendo la fuerza del fuego y no ser ahogados y sumergidos en la ceniza, el Ynga tomaba desde las andas en que iba unas pelotillas llenas de barro, bañadas con la sangre de los sacrificios y, puestas en una honda, las tiraba hacia el volcán, para que allí se derramasen y esparciese la sangre* ».

<sup>46</sup> « *El día de San Lucas [le 17 octobre 1566], sobrevino un ñublado sobre la ciudad [...], que causó entre los naturales tanto espanto, que se huían a las poblaciones y cerros altos, y había tanta calamidad y lloro, que decían que se habían de morir todos* », B.A.E. 184, p. 206.

<sup>47</sup> « [...] decían que el demonio les había dicho que había de reventar el volcán, y como después sucedió, dicen que se ahorcaron cinco por inducción del malvado... », *op. cit.*, p. 343. Il en allait de même dans la région de Quito. Humboldt eut connaissance d'un vieux manuscrit en langue purugnay, que supplanta le quetchua, en possession du cacique de Lican, Leandro Zapla. Le document, traduit par un ancêtre du notable, évoque une éruption du Nevado del Altar, qui dura sept ans, dont les cendres plongèrent Lican dans « une nuit perpétuelle ». Elle fut interprétée par les prêtres comme le présage de la perte du royaume, qui tomba par la suite entre les mains des Incas. Voir Alexandre de Humboldt, *Voyages dans l'Amérique équinoxiale*, Introduction, choix de textes et notes de Charles Minguet, Paris : François Maspero, 1980, t. 1, p. 204-205.

<sup>48</sup> Les textes ne font nulle allusion à une période d'activité pour l'énorme Chimborazo qui est, avec ses 6 270 m, le plus élevé des volcans équatoriens. Il ne possède d'ailleurs pas de cratère.

mais pour sa place dans la mentalité autochtone<sup>49</sup>. Le document, rédigé au village de San Andrés de Chunchi par Fray Juan de Paz Maldonado, est adressé au licencié Francisco de Anuncibay, auditeur auprès de l'Audience royale de Quito. Cela nous permet de fixer une période de composition, ce personnage, fort controversé, ayant occupé ses fonctions de 1578 à 1582<sup>50</sup>. Au pied des neiges éternelles se trouvaient encore les ruines des édifices où s'effectuaient les sacrifices offerts au volcan du temps des Incas. Selon les croyances indigènes, le Chimborazo était le mâle du couple qu'il formait avec le Tungurahua<sup>51</sup>, au nord de Riobamba. Les manifestations volcaniques correspondaient à leurs accouplements. A vrai dire, convaincus d'être issus du Chimborazo, les naturels des environs lui consacraient un culte qui perdura secrètement après la conquête. Des lamas et des jeunes filles vierges de nobles familles étaient jetés vivants dans les failles. Ainsi, au moment de la rédaction du texte, les lamas ne manquaient pas au pied des neiges. Les indiens ne cherchaient en aucune façon à s'en approcher, de crainte que le volcan ne manifestât sa désapprobation en envoyant gelées ou grêle sur les cultures. Or l'auditeur Diego Ortegón<sup>52</sup>, qui précéda de peu Anuncibay, eut la malencontreuse idée de vouloir faire tuer ces animaux malgré les supplications des indigènes. Au retour de l'expédition, les champs de maïs étaient pris par le gel, et les naturels, voyant là une punition méritée, refusèrent de consommer la chair des camélidés massacrés.

Puissances tutélaires, les volcans occupaient donc une place d'importance dans la mentalité animiste. Si les Espagnols ne pouvaient les considérer comme des dieux, du moins les situaient-ils aussi dans leur vision religieuse.

### 1-2-Volcan, bouche de l'enfer chrétien

En fait, ils partageaient la peur des Indiens, même s'ils tentaient de la dépasser. Le 17 octobre 1566, face à l'activité du Pichincha, ils eurent en effet recours à des processions pour supplier Dieu de « calmer ce

---

<sup>49</sup> *Relación del pueblo de Sant Andrés Xunxi para el Muy Ilustre Señor Licenciado Francisco de Anuncibay, del Consejo de su Majestad y su oydor en la real Audiencia de Quito*, B.A.E. 184, p. 261-262.

<sup>50</sup> Pour plus de précisions sur le mandat d'Anuncibay, voir : Bernard Lavallé, *Quito et la crise de l'alcabala (1580-1600)*, Bordeaux : CNRS, 1992, p. 59-68.

<sup>51</sup> Ce volcan, de 5 036 m d'altitude, était actif, d'où peut-être sa féminisation par les indigènes face au Chimborazo.

<sup>52</sup> Ce fonctionnaire ne resta pas longtemps en poste. Fray Juan de Paz Maldonado fait allusion à ses prétentions au duché de Veragua, qu'Ortegón revendiquait comme époux de Francisca Colón, arrière-petite-fille du Découvreur. A cet égard, on consultera également B. Lavallé, *op. cit.*, p. 61-62.

volcan »<sup>53</sup>. De toute évidence, l'éruption était implicitement considérée comme une manifestation du mal.

Fray Reginaldo de Lizárraga, à propos de celle du 8 septembre 1575, insista sur la frayeur des Quiténiens, persuadés de l'approche du jugement dernier. Bernabé Cobo mentionna les suppliques adressées à la Vierge, en ce jour de la Nativité, commémorée avec grande abondance de cierges et de flambeaux. Le conseil des échevins, pour apitoyer la mère du Christ et bénéficier à l'avenir de sa protection, fit vœu de célébrer solennellement cette fête chaque année. Diego Rodríguez Docampo s'attarda également sur le recours des quiténiens au surnaturel chrétien. Malgré la chute de cendres, les habitants et les religieux, autorités civiles et ecclésiastiques en tête, portèrent nu-pieds au couvent des mercédaire la statue de la Vierge de la Merci se trouvant en la cathédrale au dessus du maître-autel. La cérémonie – messe, sermon, litanie des saints – se termina à quatre heures de l'après-midi, moment où revint la lumière. La pluie nettoya les rues encombrées et les toits menaçant de s'effondrer. Les fidèles s'amendèrent et les Indiens éprouvèrent plus de respect envers la foi catholique. Voilà qui est édifiant, surtout si l'on tient compte de la relation traditionnelle entre la population autochtone et le volcanisme local.

Dans sa relation du cataclysme survenu en février 1600 à Arequipa, Murúa le présenta comme l'effet de la colère divine. Ce ne pouvait être un fait du hasard, car la ville eut à subir bien d'autres manifestations volcaniques, sans doute à cause des « péchés et des délits commis par ses habitants »<sup>54</sup>. Dès le 19, la frayeur s'empara des esprits dont certains ne tardèrent pas à voir dans ces phénomènes une intervention diabolique<sup>55</sup>. D'aucuns crurent apercevoir des « silhouettes noires et horribles » au sortir de la ville, qui les firent reculer d'épouvante<sup>56</sup>. Les gens allaient d'église en église en quête d'un confesseur et, prêtant une oreille attentive à la prédication d'un ermite, nombre d'entre eux s'adonnèrent à la flagellation pénitentielle. Le 20 les citadins, réunis à la cathédrale, se dirigèrent en

---

<sup>53</sup> « [...] y se hicieron procesiones suplicando a Nuestro Señor que aplacase aquel volcán », B.A.E. 183, p. 136.

<sup>54</sup> « [...] no se ha levantado della la ira y castigo del Omnipotente Dios porque siempre se han ido multiplicando sus trabajos, pérdidas y destrucciones, viniendo una plaga al fin de la otra, y alcanzándose una miseria y desventura a la otra, como veremos, que sin duda ha sido por pecados y delitos de los moradores della, que ha querido Dios en esta vida atormentarlos. »

<sup>55</sup> « [...] parecía venirse el cielo abajo, y que se hundía la tierra, y todo el infierno lo ocupaba el aire, y muchos imaginaron que los espíritus dél traían aquella oscuridad revuelta con fuego y ruido ».

<sup>56</sup> « [...] y llegando al matadero, que está a las últimas, vieron unos bultos negros y horribles que les causaron tanto pavor y espanto que, al momento, sin poder pasar más adelante se volvieron ».

procession vers l'église de Santa María, hors les murs, dont la Vierge servait de médiatrice en cas de secousses telluriques. On la transféra à la cathédrale où prêcha l'un des religieux les plus réputés en la matière avant que ne se déroulât une procession de flagellants derrière le Crucifix et la statue de Notre Dame du Rosaire. Le mercredi 23 l'intensité des tremblements détermina la population à accourir au couvent de la Merci, afin de transporter Notre Dame de la Consolation, fort vénérée des fidèles pour ses miracles, jusqu'à la cathédrale où il fut décidé de lui consacrer une neuvaine. Le samedi 26, soupirs, larmes, aumônes, confessions, pénitences, promesses et vœux donnaient à croire qu'on en était à la fin du monde<sup>57</sup>. On sortit en procession de l'église des jésuites de nombreux reliquaires, le fragment de la Croix du Christ (« lignum crucis ») s'y trouvant, les statues profondément révérees de l'Enfant Jésus et de Notre Dame de Copacabana afin de les offrir d'église en église aux prières des fidèles. On en fit de même du Crucifix de la Veracruz, de Notre Dame du Rosaire et de San Jacinto, demeurant chez les dominicains. Cette nuit-là, les gens dormirent dans les sanctuaires, persuadés de l'approche de leurs derniers jours. Le dimanche 27, une autre procession transféra le Crucifix et Notre Dame de Grâce de l'église des augustins à celle des jésuites. Bref, le fléau de Dieu, assure Murúa, s'était abattu sur cette ville « si prospère, si riche, si opulente », et maintenant « tellement pauvre, tellement misérable, tellement malheureuse ».

Cette vision théocentrique, fort curieusement mais non point innocemment, se trouve concentrée dans un court espace de *Nueva crónica y buen gobierno*, terminée en 1615 par Felipe Guamán Poma de Ayala<sup>58</sup>. Le chroniqueur et dessinateur indien y résuma la catastrophe, la présentant avec insistance comme un châtement de Dieu<sup>59</sup>, car il faut prendre comme une antiphrase sa brève mais ironique mention des citoyens de la ville, de leur intégrité, de leur humilité, et de leur fidélité à Dieu et au roi<sup>60</sup>. Le

<sup>57</sup> « *Este día fue de confusión, temor, lágrimas, confesiones, votos, promesas, porque todos entendían ser llegado el último día de su vida y aun del mundo* ».

<sup>58</sup> Felipe Guamán Poma de Ayala, *Nueva crónica y buen gobierno*, edición de John V. Murra, Rolena Adorno y Jorge L. Urioste, Madrid : Historia 16, 1987, t. 3, p. 1136-1137.

<sup>59</sup> « *Le fue castigado por Dios cómo rreuentó el bolcán y sallió fuego y se asomó los malos espiritus...* ».

<sup>60</sup> [1054] « *Esta dicha ciudad tiene muy nobles caualleros y becinos y soldados, gran seruidor de Dios y de su Magestad. Y no auido sospecha en ellos ni pleyto ni mentira, rrebuelta. Y tienen yglesias y conuentos muy aderesados y con toda pulicia y cristiandad, umildes y bien criados, temerosos de Dios y de la justicia y de su magestad* ». Même procédé pour Arica, le port d'Arequipa sur le Pacifique où arrivait l'argent de Potosí, qui souffrit également de l'éruption : [1056] « *Y entre ellos se quieren y se aman como ermanos ; ellos como las señoras y hijos son bien criados y*

significatif dessin, qui représente les nuées de flammes et de cendres s'abattant sur les croix des églises, dénonce avec force l'hypocrisie des habitants de l'orgueilleuse cité, nouvelle Ninive, dont c'eût été la fin sans l'intercession de la Vierge Marie et la miséricorde divine<sup>61</sup>. Cette double évocation s'inscrit parfaitement dans l'idéologie du chroniqueur indien, moins indulgent envers les Espagnols que Murúa<sup>62</sup> pour lequel il n'avait d'ailleurs nulle considération.

## 2- Approches rationnelles

Le danger volcanique, menace permanente planant sur les deux cités andines, favorisa grandement la vénération des différentes représentations de la Vierge domiciliées dans les sanctuaires et les églises conventuelles de tout ordre<sup>63</sup>. Elles acquièrent ainsi une réputation toujours vivante de nos jours<sup>64</sup>. Les plus savants des auteurs cités, en parfaite cohérence avec leur époque, ne rejetèrent ni la notion de châtement divin, ni celle de l'intervention miraculeuse particulièrement mise en valeur par les chroniqueurs dits « conventuels », comme le mercédaire Murúa. Mais ils tentèrent d'aller au delà dans l'explication du volcanisme.

Le carme Vázquez de Espinosa expose les théories en vigueur dans *Compendio y descripción de las Indias Occidentales*. Pour beaucoup de connaisseurs, les volcans naissent là où se trouvent de riches gisements de soufre alimentant leur feu. Par cette sorte de poumons s'échapperait donc le feu interne<sup>65</sup>. Pour d'autres, s'appuyant sur les docteurs de l'Eglise et les

*doctrinados y obedesen todo lo que les manda la santa yglesia de Dios y de su Magestad », in op. cit., p. 1138-1139.*

<sup>61</sup> [1053] « *Con la ayuda de Dios y de la uirgen Santa María sesó, aplacó* » ; [1054] « *Y ubo procición y penetencia y salió la Uirgen María todo cubierto de luto y anci estancó y fue seruido Dios y su madre la Uirgen María* ».

Cette vision du châtement divin se fonde en grande partie sur l'héritage du concept incaïque de *pachakutti*, destruction et rénovation cyclique, rappelle R. Adorno dans son introduction à l'édition utilisée, p. XXXIX.

<sup>62</sup> L'Indien connaissait le manuscrit du mercédaire, comme le prouve Condarco Morales ; voir l'introduction de R. Adorno, p. XXIII.

<sup>63</sup> Pour mieux saisir la sémiologie du culte marial au Pérou, on consultera la pénétrante étude de Monique Alaperrine-Bouyer dans *La vierge guerrière. Symbolique identitaire et représentations du pouvoir au Pérou (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris : Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1999.

<sup>64</sup> C'est le cas par exemple de la Vierge de la Merci dans le couvent des mercédaires de Quito.

<sup>65</sup> « [...] *que estos volcanes proceden de haber en aquellos lugares y partes, minerales de azufre, y como siempre se crían de dichos minerales, siempre tiene el fuego materia que gastar, y que estos volcanes son respiraderos de la tierra, por donde sale el fuego a buscar su centro de los cóncavos de la tierra sobre la región del aire* ».

théologiens, les volcans seraient les bouches de l'enfer<sup>66</sup>, situé au centre de la terre<sup>67</sup>. Dans cet endroit, à 1030 lieues de la surface, les damnés sont tourmentés, dans la puanteur du soufre, par un feu matériel et naturel, en présence d'horribles démons, dont les épouvantables cris ne cessent de les effrayer pour l'éternité<sup>68</sup>. Mais, se demande l'auteur, de quelle matière se nourrit le feu, si ce n'est du soufre, comme l'affirme saint Basile, dans le psaume 28<sup>69</sup> ? Et pourtant, il s'agit, rappelle le carme, d'un feu « sans lumière, horrible, obscur et ténébreux ». Vázquez de Espinosa attire donc l'attention de ses lecteurs sur une incohérence flagrante. Reconnaisant toutefois avec grande prudence que tout cela dépasse l'entendement humain, il s'en remet en ultime ressort à la divine providence<sup>70</sup>.

---

Le carme, dans le chapitre LXIII de son œuvre, fait également intervenir le soufre comme cause des tremblements de terre, à côté d'autres « exhalaisons chaudes » (nous verrons que le jésuite Acosta avait déjà eu recours à ce concept) qui nourrissent les volcans. Ces exhalaisons sont à la recherche d'un point faible dans la croûte terrestre pour s'échapper, et leurs mouvements sont à l'origine des grondements qui se font entendre lors des secousses sismiques. Cela explique le fait que les régions où se trouvent les volcans sont les plus sujettes aux tremblements de terre.

<sup>66</sup> Certains livres de l'Ancien Testament promettent le feu en châtiment pour les hommes qui désobéiraient à Yahvé : *Isaïe*, 6, 12-13, *Judith*, 16-20 ; les Évangiles soulignent son caractère inextinguible : *Luc*, 3, 17, *Marc*, 3, 43, *Matthieu*, 3, 12. Dans l'*Apocalypse* de saint Jean, 19, 20, la bête et le faux prophète, une fois vaincus, sont jetés dans un lac de feu alimenté par du soufre. Selon Clément d'Alexandrie, Grégoire de Nysse et Origène, le « feu » désigne le remord des damnés. Cependant saint Augustin reprend la vision de saint Jean : « Mais ce supplice, cet "étang de feu et de soufre" sera un feu corporel, et il tourmentera les corps des damnés, hommes et démons », in *La cité de Dieu*, XXI, 10-11, Trad. de L. Moreau, Paris : Garnier, s. a., p. 338.

Quant à la situation de l'enfer chrétien à l'intérieur de la terre, les hypothèses ne manquèrent pas. Saint Augustin finit par se rallier à l'opinion qui le plaçait en ce lieu. Saint Grégoire également. Saint Jérôme soutint la proposition, admise enfin par saint Isidore et saint Thomas. Voir article « Enfer » dans A. Vacant et E. Mangenot, *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris : Letouzey et Ané, 1939.

<sup>67</sup> « [...] estos volcanes son bocas de infierno, y es común sentencia y parecer de los santos doctores y de teólogos, que el infierno está en el centro de la tierra ... ».

<sup>68</sup> Les silhouettes noires que crurent apercevoir les Aréquipiéniens en février 1600 ne correspondraient-elles pas à ces démons qui seraient sortis de l'enfer grâce aux éruptions pour menacer les vivants ?

<sup>69</sup> Saint Basile de Césarée (329-379) insiste sur la réalité du feu infernal : « De là vient aussi que, dans la rétribution due aux actes de notre vie, une sentence mystérieuse nous avertit que doivent être divisées les propriétés naturelles du feu : la lumière s'en détachera pour la jouissance des justes, la brûlure douloureuse pour ceux qui ont mérité un châtiment », *Homélie sur l'Hexameron*, Trad. de Stanislas Giet, Paris : Ed. du Cerf, 1949, p. 339. Saint Basile évoque également l'enfer dans ses *Homélie sur les Psaumes* (XXXIII, 4, 8) et son traité *De l'Esprit Saint* (XII, 40).

<sup>70</sup> « [...] y porque el tratar de esta materia excede a todo juicio humano, quede lo oculto y abscondido al divino y a su santísima providencia, que así lo ordenó y dispuso ; porque el hombre, no puede alcanzar, ni escudriñar sus divinos secretos ».



Quarante ans plus tôt, soit en 1590, José de Acosta, dont il semble s'être inspiré, s'était montré plus hardi à travers *Historia Natural y Moral de las Indias*<sup>71</sup>. Dans cette œuvre, le jésuite consacre le chapitre XXIV aux « volcans ou bouches de l'enfer » de toute l'Amérique et le chapitre XXV à des éléments de réflexion sur cet épineux sujet. Pour certains, les éruptions permettent aux volcans de se dégager de leur matière interne en combustion. Confirme cette opinion le fait que l'on tire de ces montagnes une pierre brûlée très légère. Une fois cette matière consumée, l'activité naturelle (« fuego natural » : retenons la présence de l'adjectif) cesserait<sup>72</sup>. Acosta, face à cette théorie, manifeste une évidente réticence, car la matière expulsée semble illimitée et ne peut être contenue dans les seules entrailles des volcans. De plus l'activité de maints d'entre eux n'a jamais cessé au cours des âges. Il existe, pense-t-il, des lieux ayant la propriété d'attirer les « exhalaisons sèches et chaudes » de la terre. Celles-ci se transforment en feu et en fumée, projetant de façon cyclique des matières lourdes qui se réduisent en cendres ou en pierre ponce<sup>73</sup>. Apparemment donc, le jésuite avait pressenti le rôle des gaz dans l'activité volcanique<sup>74</sup>.

Mais pour d'autres, cette activité, correspondant au surgissement du feu de l'enfer, serait un avertissement offert à l'humanité<sup>75</sup>. Acosta avoue son scepticisme à cet égard : si l'on tient compte du diamètre de la terre, supérieur à deux mille lieues, et si l'enfer se situe en son centre comme l'affirment les théologiens, il ne voit pas très bien comment ce feu pourrait en sortir, d'autant que, aux dires de saint Basile et d'autres saints docteurs, il est bien différent de celui que nous connaissons, puisqu'il n'éclaire point et brûle pourtant incomparablement plus. En conséquence, Acosta tient pour

---

<sup>71</sup> *Obras del P. José de Acosta*, Estudio preliminar y edición del P. Francisco Mateos s.j., Madrid, 1954, B.A.E. 73, p. 84-86.

<sup>72</sup> « Tienen algunos por opinión que los volcanes van gastando la materia interior que ya tienen de su composición, y así creen que tendrán naturalmente fin en habiendo consumido la leña, digamos que tienen. En consecuencia de esta opinión se muestran hoy día algunos cerros, de donde se saca piedra quemada y muy liviana [...]. Y en efecto, parece ser lo que dicen, que aquellos cerros tuvieron fuego natural un tiempo, y que se acabó, acabada la materia que pudo gastar, y así dejó aquellas piedras pasadas de fuego ».

<sup>73</sup> « [...] hay lugares que tienen propiedad de atraer a sí exhalaciones secas y cálidas, y esas convierten en fuego y en humo, y con la fuerza de ellas lanzan también otra materia gruesa que se resuelve en ceniza, o en piedra pómez, o semejante. Y que esto sea así, es indicio bastante al ser a tiempos el echar el humo, y no siempre, y a tiempos fuego, y no siempre ».

<sup>74</sup> « Sans gaz, il n'y aurait probablement pas d'éruptions, et en tout cas pas d'explosions volcaniques », insistent Haroun Tazieff et Jacques Varet, dans l'article « volcanisme » de l'*Encyclopédie Universalis*.

<sup>75</sup> « Lo que otros platican que es fuego del infierno, y que sale de allá, para considerar por allí lo de la otra vida puede servir ».

plus raisonnable la proposition qu'il a faite précédemment sur les « exhalaisons », c'est-à-dire la théorie des gaz<sup>76</sup>.

Comment ne pas déceler dans cette réfutation d'une herméneutique fantaisiste et cette recherche d'une explication raisonnable une démarche que nous pourrions qualifier de pré-scientifique ? Le jésuite, même s'il ne remet pas en question la théorie de l'enfer, se refuse à cautionner des amalgames incohérents, et préfère ramener le volcanisme à ce qu'il lui paraît être, à savoir un phénomène naturel – souvenons-nous de l'expression « feu naturel » – en relation avec l'existence de gaz explosifs. Le feu de l'enfer, laisse-t-il entendre clairement, relève d'un autre domaine immatériel, dans lequel il ne s'aventure pas : l'Église a ses docteurs (« Doctores tiene la Iglesia »). Bel exemple pour l'époque – nous sommes à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle – d'une heuristique annonçant les timides progrès du rationalisme.

Ainsi donc, mis à part quelques esprits éclairés, bon nombre d'habitants de Quito et d'Arequipa devaient considérer paradoxalement leurs fertiles territoires<sup>77</sup> comme le seuil de l'enfer. Le volcanisme contribua, à n'en point douter, à l'apparition d'une religiosité spécifique attestée non seulement par les écrits du passé mais aussi par la présence de sanctuaires<sup>78</sup> dont la somptuosité était à la mesure de la peur ambiante. Cependant, si nous en croyons le témoignage de Humboldt, les créoles quiténiens – du moins ceux du début du XIX<sup>e</sup> siècle – ne se confinaient pas dans une prudente et austère dévotion :

« Malgré ces horreurs et ces dangers dont la nature les a environnés, les habitants de Quito sont gais, vifs et aimables. Leur ville ne respire que la volupté et le luxe, et nulle part peut-être il ne règne un goût plus décidé et plus général de se divertir<sup>79</sup>. »

<sup>76</sup> « [...] pero si el infierno está, como platican los teólogos, en el centro, y la tierra tiene de diámetro más de dos mil leguas, no se puede bien asentar que salga de el centro aquel fuego. Quanto más que el fuego del infierno, según San Basilio y otros santos enseñan, es muy diferente de este que vemos, porque no tiene luz y abrasa incomparablemente más que este nuestro. Así que concluyo con parecerme lo que tengo dicho más razonable ».

<sup>77</sup> Le 7 octobre 1542, Charles-Quint accorda à la ville, fondée le 15 août 1540, le titre de « Très noble, très loyale et très fidèle Ville de l'Assomption de Notre Dame de la Belle Vallée d'Arequipa » (*Muy noble, muy leal y fidelísima Ciudad de la Asunción de Nuestra Señora del Valle Hermoso de Arequipa*). Ses habitants ne tardèrent pas à se rendre compte que l'aménité de la vallée était trompeuse. Aux éruptions des volcans de ses environs succédèrent de tragiques tremblements de terre qui marquèrent son histoire jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle.

<sup>78</sup> La ville, image de la Jérusalem céleste, est surnommée la « cité-sanctuaire ».

<sup>79</sup> *Op. cit.*, t. 1, p. 193-194.

L'hédonisme évoqué par le baron n'entrerait pas en contradiction avec la piété mise en scène par les relations et les chroniques des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Il traduirait, à bien y regarder, un désir de vivre intensément le moment présent, une fois le danger écarté.